

Table des matières

Où sont les hommes ? -----	3
Des adolescences, « une » masculinité -----	4
L'adolescence, de quoi parle-t-on ? -----	5
« La » masculinité adolescente : pornographie, rites de virilité et les limites d'une acception au singulier -----	6
Masculinités au pluriel, penser le genre au-delà du genre -----	9
Masculinité hégémonique : une approche relationnelle des masculinités -----	10
Penser les masculinités au-delà du genre, l'exemple de la « race » -----	12
Masculinités et droits sexuels, des champs d'application -----	14
Des impensés des droits sexuels... -----	15
... à une pensée intersectionnelle des droits sexuels -----	16
Vers une conclusion, pour un décentrement-----	17
Bibliographie-----	20

Image de couverture : <https://seechangehappen.co.uk/intersectionality/>

On sort en trombe, en nombre, on se déverse en plaine

En centaines, en millions, en milliards ou en millièmes

De quelques simples gouttes à des marées humaines

Des jaillissements d'aurore pour éclairer des emblèmes

Des lanternes dans la tête, si l'on plonge dans les ténèbres

On nous appelle "pédés", "blancos", "bougnoles" ou bien "nègres"

On vit dans la riposte, on réfléchit après-coup

On vit extra-muros, donc on arrive par vos égouts

Nous sommes des cargaisons de femmes voilées, des youyou stridents

Des rastas, des casquettes tournées, des voyous prudents

Des espoirs accrochés, des paradis assassinés

Des parents épuisés enfantant des gosses méprisés

De la marmaille bruyante, des petits morveux frisés

Engraissés d'allocations qui donnent des prétextes à voter

Trouver des bouc-émissaires, les égorger pour l'Aïd

Mourir dans une clairière sans treillis pour ce pays

Gaël Faye, Irruption, Rythmes et Botanique, 2017

A mes élèves, ils m'ont tant appris

A mes compagnes de co-voiturage, on aura ri, on aura pleuré

A toute la volée 2017-2019, vous êtes brillant-es

A mes collègues proches, sociologues qui s'ignorent

A Fiona, nos dialogues me nourrissent

A Valentin, l'oreille attentive de mes révoltes

Où sont les hommes ?

Où sont-ils ? Il y a deux ans en arrière, en rentrant dans la salle pour la soirée d'informations du DAS, je n'en avais repéré qu'un seul. Qu'il s'agisse de mes stages en éducation ou de celui en conseil, c'est le même constat, nous sommes dans une écrasante majorité des cas entre femmes. Un rapide regard en arrière à travers les luttes féministes d'accès à la contraception, à l'interruption de grossesse ainsi qu'à la dénonciation des violences faites aux femmes, explique un tel état de fait.

Cette histoire, qui s'offre à nous comme une évidence, interroge la possibilité d'y inclure celle des hommes, si tant est qu'un groupe si homogène existe. Alors qui sont-ils, ces hommes ? Dans le monde professionnel que je côtoie en tant qu'enseignante, il s'agit de collègues, de directeurs et d'adolescents. Ces derniers sont d'ailleurs mon pain quotidien au sein de classe de Formation spéciale où sont accueillis les élèves en échec scolaire.

Les rapports qu'entretiennent les élèves, entre eux, m'ont toujours amusée et je n'ai cessé de les regarder au travers de ma première formation, l'anthropologie. Les rapports de séduction, de domination, d'âge, de classe ou de « race » qu'ils négocient avec passion racontent notre condition sociale à nous tous. J'ai toujours été subjuguée de voir ce que leur regard nous apprend.

Ma position de femme me rend attentive à la place des adolescentes au sein de ces groupes de garçons, toujours plus nombreux dans ce type de classes¹. Il m'est d'ailleurs toujours difficile de garder du recul, un regard professionnel et une attitude bienveillante lorsque l'un d'eux se comporte de manière sexiste. Ces attitudes, qu'il s'agisse de commentaires sur le corps des filles, d'un constant « parler-fort » ou d'une manière éhontée de s'appropriier l'espace des canapés en classe, ces garçons, parfois, me révoltent profondément.

Leur attribuer des étiquettes, fixes, de « machos », « sexistes », « homophobes » ou « pervers » relève, à mon sens, de l'erreur professionnelle². Alors où sont ces adolescents masculins ? Où est cette figure virile, sexiste et perverse qui revient de manière régulière au sein de nos représentations, y compris les miennes, lorsqu'ils m'agacent ou me poussent à bout ? Autrement dit, comment cette figure traverse nos imaginaires, au moyen de quelles représentations communes et quels sont les outils théoriques qui peuvent nous permettre de les déconstruire ? Nous avons toutes et tous à gagner d'une compréhension fine des enjeux qui traversent ces systèmes de représentations. La stigmatisation d'un groupe, aussi dominant

¹ Il est à noter que l'échec scolaire n'est pas sans rapport avec le genre (Ayrat, 2011).

² Précisons que certains élèves peuvent avoir des *propos* sexistes, mais qu'il me semble peu vraisemblable de leur attribuer un trait culturel ou psychologique « sexiste ». La différence est fondamentale.

qu'il soit, n'a jamais aidé à ouvrir des espaces de justice sociale. Ainsi, l'émancipation des femmes et des personnes LGBTIQ*, la reconnaissance de leurs droits, ne peut se donner sans une profonde prise de conscience des injonctions liées à la masculinité.

Dans le but d'explorer des pistes de réflexion, j'articulerai mon travail en trois points. Dans une première partie, je rendrai compte du concept d'adolescence tel qu'il a été forgé dans les sciences humaines. Cet état des lieux me permettra de mettre en exergue les systèmes de pensée implicites qui sont mobilisés lorsqu'on évoque la figure de la masculinité adolescente.

Mon deuxième point mobilisera les concepts de masculinités et de masculinité hégémonique à travers les contributions de Raewyn Connell. L'apport fondamental de cette chercheuse est d'apporter les outils utiles à une analyse exempte d'essentialisme et de typologies psychologisantes. La lecture de Connell invitant à considérer le genre comme nécessairement imbriqué à d'autres systèmes de pouvoir, je mobiliserai l'intersectionnalité, concept central dans l'étude de ces imbrications.

Dans un troisième et dernier point, je souhaite faire émerger la difficulté à intégrer les masculinités au sein des droits sexuels. En effet, en regard de la masculinité hégémonique à priori exempte de toute nécessité de justice – ce système ne rassemble-t-il pas des individus déjà pourvus de tous les droits ? –, comment penser l'inclusion des hommes au sein de la santé sexuelle et des droits qu'elle implique ?

Des adolescences, « une » masculinité

La littérature scientifique sur l'adolescence le relève d'emblée : l'adolescence est un concept flou (Galland, 2001 ; Jeffrey, Lachance, Le Breton, 2016) qui n'a pas toujours existé (Ariès, 1973 ; Huerre, 2001) et dont les interprétations (Mead, 1993), selon les communautés, sont bien différentes.

Ainsi, en sciences humaines et sociales, de quoi parle-t-on ? Comment la figure de l'adolescent apparaît-elle à travers l'histoire des disciplines ? L'histoire d'un tel concept nous amènera à voir que les rapports sociaux de genre se sont constitués différemment que l'on parle de jeunes garçons ou de jeunes filles. Cette note historique me permet d'ancrer l'adolescence au sein d'une généalogie dont la mise en exergue montre les différents agencements de genre à travers le temps. Ce préambule nous rappelle que la catégorisation de différentes populations n'est pas un fait donné en soi, mais qu'il recouvre un enchevêtrement historique de rapports sociaux tout à la fois de genre, de classe, d'âge ou de race.

A partir du constat de la permanence d'une différence de traitement de cette période de la vie selon que l'on parle d'un garçon ou d'une fille, je m'attarderai plus précisément sur la figure de la masculinité adolescente. Plus précisément, je montrerai les limites d'une conception essentialisée que propose une lecture stéréotypée de la virilité.

L'adolescence, de quoi parle-t-on ?

Dans l'histoire de l'occident, l'adolescence n'a pas toujours existé. Le terme apparaît pour la première fois dans la Rome antique pour désigner les jeunes hommes de 17 à 30 ans alors que les femmes demeuraient absentes de cette catégorie, devenant directement épouse, *uxor* (Huerre, 2001 : 6). Phénomène récent en Occident, ce n'est qu'au milieu du 19^{ème} siècle qu'émerge le terme d'adolescent afin de nommer de jeunes collégiens financièrement dépendants (Huerre, 2001 : 6). Etroitement corrélée à la généralisation de la scolarité obligatoire, l'apparition de la catégorie adolescente va de pair avec l'avènement d'une culture particulière ainsi que de la « création d'une solidarité tout à fait nouvelle de classe d'âge » (Galland, 2001 : 614) ; celle-ci contribuera largement à la diffusion d'une image négative de l'adolescence, accusée d'irresponsabilité et d'excès. Rappelons à cet égard que le Code civil français du 19^{ème} siècle autorisait la « correction paternelle » sur demande afin de contraindre des jeunes irrespectueux·ses au couvent pour les filles ou au régiment pour les garçons (Perrot, 1985 : 50).

Connotée négativement, les représentations de l'adolescence se construisent par opposition à celles de l'enfance, lieu de l'innocence. De ce contraste, l'âge de l'adolescence se voit soupçonnée de perversion. Les travaux de Michel Foucault ont à ce titre documenté l'émergence, au 19^{ème} siècle, d'une pathologisation de la masturbation chez les enfants et les adolescents (Foucault, 1976). L'inscription de l'enfant et de l'adolescent, à travers son corps et de sa sexualité, marque l'avènement d'une normativité en matière de sexualité prise en charge par un système disciplinaire (Bérard et Sallée, 2016).

Une discipline des corps fortement contrôlée par une transmission « verticale » à travers les institutions, l'inculcation de règles, l'autorité des adultes ou encore les associations religieuses ou laïques de jeunesse (Bozon, 2012 : 122). Cette transmission « verticale » est peu à peu passée à une socialisation de type « horizontale ». Comme le décrit Michel Bozon, ce type de transmission, diffus, implique une construction de soi qui « passe par les pairs, les moyens de communications et les campagnes publiques, telles qu'elles sont interprétées par les individus » (Bozon, 2012 : 122).

A ce titre, la socio-anthropologie a montré que les rites de passage (Van Genep, 2011) et les rites d'institution (Bourdieu, 1981) structurels marqués par des institutions comme l'armée ou encore l'accession au premier emploi ne façonnent plus de manière aussi marquée l'entrée dans l'âge adulte (Huerre, 2001 : 8). Pour ce dernier point, Galland parle d'une période prolongée de la jeunesse afin de souligner un nouvel âge intermédiaire dont les dispositions sociétales de difficultés d'accès à l'emploi, par exemple, expliquent l'émergence (Galland, 2001 : 615).

Au sein du champ de la sexualité, l'adolescence a été décrite comme une période de construction de l'*autonomie privée* dont l'enjeu principal est la mise en place d'un espace personnel par la constitution de relations amoureuses / sexuelles se soustrayant aux institutions familiale et scolaire. Comme Michel Bozon en conclut : « à l'époque contemporaine, l'adolescence est ainsi devenue une période de préparation et d'apprentissage de la sexualité » (Bozon, 2012 : 124). Bozon continue son argumentation en montrant que filles et garçons ne vivent pas cette période de la même manière et que les injonctions à une « bonne sexualité » diffèrent largement. Par conséquent, alors que les règles demeurent un passage social marqué pour les filles, la masturbation pourrait être considéré comme le pendant masculin aux règles avec les spécificités que cela revêt de par « le caractère simultané d'une poussée biologique et d'un acte délibéré, impliquant déjà une production individuelle fantasmatique » (Bozon, 2012 : 124). Je viendrai plus tard sur ce point lorsque j'aborderai la consommation de films pornographiques chez les adolescents.

L'Autonomie privée, la transmission horizontale entre paires sont autant d'agencements d'un paradigme relativement nouveau où le contrôle des jeunes échappe aux adultes. Les professionnel·les en contact avec cette population, héritier·ères historiques d'une forme de méfiance, développent une véritable « anxiété morale » proportionnelle au sentiment de perte de contrôle engendré par l'avènement de ce nouveau paradigme (Bozon, 2012 : 127).

« La » masculinité adolescente : pornographie, rites de virilité et les limites d'une acception au singulier

Cette anxiété morale prend des formes diverses lorsqu'on aborde « l'adolescent ». Mon idée même d'aborder ce point en mobilisant « la » masculinité adolescente est bien de souligner la tentation essentialiste qui découle de cette forme de panique des adultes entourant cette population particulière. En attribuant aux adolescents masculins des habitudes pathologiques comme la consommation pornographie ou encore des typologies de caractères figés, comme on le verra à travers le traitement des rites de virilité, certain·es professionnel·les tendent à

peindre un portrait problématique des adolescents masculins au travers d'une « masculinité » réifiée.

Comme expliqué plus haut, Bozon présente la masturbation comme l'entrée socialement significative au sein de l'adolescence des garçons (Bozon, 2012 : 124). Il développe son argument en corrélant les débuts de l'activité masturbatoire à la consommation des premiers films pornographiques (ibid : 128). Cette consommation, comme l'explique ce chercheur, est un véritable marronnier médiatique et concentre un nombre considérable de discours alarmistes (ibid : 127). Au sein de ma propre pratique, j'ai en effet pu remarquer le même genre d'emballement et d'alarmisme auprès de mes collègues et /ou de mes supérieur-es. La consommation pornographique est de ce fait accusée de corrompre le vécu de la sexualité des adolescent-es et de menacer le devenir de leur santé sexuelle adulte en imposant un point de vue biaisé de la sexualité. La question de l'éthique de la pornographie à l'ère du numérique ne sera pas développée ici ; de nombreux-ses chercheurs-ses tendent en effet à montrer que ce type de production est problématique³. Revenons plutôt sur le type même de l'adolescent qu'un tel emballement discursif engendre. Pour reprendre à nouveau Michel Bozon, celui-ci met en garde contre ce qu'il appelle « un abcès de fixation de l'anxiété adulte » (Ibid : 131). Selon une certaine littérature issue de la psychologie ou de la pédopsychiatrie, la consommation pornographique mènerait à « des pulsions d'imitation, de terribles complexes, une perte de la réalité, des comportements violents » d'après (Ibid : 130) La tentation, de la part de professionnel·les, d'édicter des cas particuliers – qui peuvent être récurrents selon le domaine professionnel au sein duquel les intervenant-es travaillent – à l'ensemble de la population des jeunes contribue à donner une caution scientifique à cette préoccupation adulte (Ibid : 130). A la lecture de certains travaux de type ethnographique, comme ceux d'Isabelle Claire, les jeunes interrogés dans les cités qui visionnent des films pornographiques se rendent bien compte qu'il s'agit de cinéma. L'analyse qui en est fait, met en avant un regard réflexif ainsi qu'une agentivité peu développée au sein de la littérature psychologique à laquelle Michel Bozon fait référence (Claire, 2012).

A nouveau, il ne s'agit pas de minimiser les représentations problématiques de la pornographie de masse véhiculée sur des plateformes comme Pornhub ou Youporn, mais bien de se pencher sur l'anxiété morale qu'engendre une telle perte du contrôle direct des adultes. Dans le cas qui nous intéresse, la figure masculine adolescente qui émerge d'un tel discours est un jeune garçon aux prises avec des comportements machistes « caractérisés par [sa] brutalité, [son] sexisme et [sa] condescendance à l'égard des femmes et de la communauté LGBTI »

³ Voir à cet égard le documentaire d'Ovidie, *Pornocratie* (Ovidie, 2017) ou l'émergence d'une production pornographique alternative – recensée dans *Queer Zone* (Bourcier, 2018) – dont le déplacement de focal interroge en soi les scénarios des films de grande distribution.

(Jeffrey, 2016 : 57). Cet extrait, tiré d'un article de Denis Jeffrey, *Masculinité adolescente et rites de virilité*, laisse tout de même la place à une réflexion en lien avec les changements observés dans les *sociétés modernes* au travers du « refus des préjugés de genre au sujet desquels la cuisine, la lessive et le ménage seraient des activités exclusivement féminines. » (Ibid : 57). Son analyse met également en exergue le caractère relationnel de la construction de la masculinité à travers l'exemple de la performativité du corps (Ibid : 63) qu'il emprunte aux théories de Judith Butler (Butler, 2016). Malgré ces précautions théoriques, il semble que Denis Jeffrey achoppe à rendre compte de la complexité des constructions des masculinités. Son analyse des rites de virilité met davantage en exergue des traits stéréotypés d'une forme « d'extrême virilité » où de jeunes gens se confrontent violemment « dans des conduites festives, dans l'affrontement à l'autorité, dans des élans suicidaires ou dans l'adhésion au djihadisme⁴ » (Ibid : 67).

A mon sens, les exemples proposés par Denis Jeffrey sont problématiques et rejoignent le processus de caution scientifique construit à travers une anxiété morale énoncée par Michel Bozon, comme je l'ai souligné plus haut. L'analyse de phénomènes touchant particulièrement les adolescents, en appliquant une grille de lecture focalisée sur le particulier et l'extrême, tend à construire une représentation essentialisée sous les traits « d'une masculinité virile ». Cité plus haut, l'exemple des rites de virilité traité à travers « l'adhésion au djihadisme » pousse cette typologie au-delà d'une construction de genre en y adjoignant une analyse culturelle de la radicalisation qui, on le verra, est largement réductionniste.

A travers les exemples de la pornographie et des rites de virilité de la masculinité adolescente, j'ai voulu mettre en exergue la réification problématique d'une figure figée de la masculinité. Bien sûr, cette forme de masculinité, forte de qualités issues de la force physique et de l'insensibilité aux émotions, fait l'objet d'une littérature et d'une critique intéressante. Le problème relevé ici réside davantage dans la fixation de la problématique qui, on le verra, aurait avantage à être abordée de manière plus fine, rendant compte d'une réalité plus complète.

Amplifiée par l'anxiété morale des adultes, au travers du champ scientifique, cette forme de masculinité est présentée comme pathologique ou inadaptée au discours actuel d'égalité des sexes. Cet alarmisme échoue à rendre compte d'une réalité plus complexe que les exemples présentés jusqu'ici ne le présente. Afin de pousser plus loin la réflexion, je me propose

⁴ L'énumération continue en citant « la consommation de drogue et d'alcool, le rodéo sur les trains, la quête éperdue d'excitation et d'aventure improvisée [qui] servent aussi à éprouver un sentiment de virilité » (Jeff, 2016 : 67)

d'approcher la masculinité adolescente à travers la grille de lecture conceptualisée par Raewyn Connell.

Masculinités au pluriel, penser le genre au-delà du genre

L'approche que je me propose d'aborder ici se veut être une réponse aux problèmes de réification de la masculinité des adolescents tels que j'ai pu le présenter au-dessus. Pour ce faire, je me référerai au travail de Raewyn Connell dont le concept principal, la masculinité hégémonique, a passablement marqué les sciences humaines et sociales. Loin de réduire les théories du genre à une position « d'énonciation dans le discours » ou un agencement « perçu avant tout comme une performance » (Connell, 2014 : 38), Connell construit une compréhension au plus près du ressenti des corps, à travers la dimension fondamentalement vécue des individus (Connell, 2014 : 51). Après un retour théorique de l'apport de Connell au sein des études genre, je me propose d'aborder les formes de masculinités adolescentes à travers une étude tirée d'Ingrid Voléry et Simona Tersigni. Ces chercheuses ont montré comment, à travers les discours d'animateurs·trices de camps socio-culturels, la masculinité hégémonique est formulée et transformée au sein de rapports sociaux mettant en jeu des placements « d'ordres économiques et politiques auxquels les enfants⁵ sont invités à se préparer » (Voléry et Tersigni, 2015 : 2).

L'approche même de Connell invite à penser le genre comme « une façon première de signifier les rapports de pouvoir » (Dorlin, 2005 : 117). Autrement dit, Connell invite à une réflexion qui mobilise le genre comme un dispositif de rapports sociaux où le genre n'est qu'un des agencements possibles. Voléry et Tersigni, au travers d'une recherche qui mobilise les positionnements économiques, confirment l'approche interactionnelle préconisée par Connell. L'intersectionnalité sera de ce fait le deuxième point que j'aborderai à travers la critique d'un article de David Le Breton portant sur le djihadisme comme rite de virilité (Le Breton, 2016).

⁵ L'étude s'intéresse au passage de l'enfance à l'adolescence et porte sur des observations auprès de professionnel·les qui exercent auprès d'une population âgée de 9 à 13 ans (Voléry et Tersigni, 2015 : 5)

Masculinité hégémonique : une approche relationnelle des masculinités

Le concept de « masculinité hégémonique » constitue la contribution phare de Raewyn Connell. Ce concept s'est vu référencer au sein de champs scientifiques hétérogènes allant de la sociologie de la prison, à la criminologie en passant par les études sur la sexualité (Demetrakis, 2015 : 1). Les « masculinités », mot que Connell prend soin d'accorder au pluriel, rend compte de la multiplicité du concept. En effet, « les masculinités » ne sont pas nécessairement appréhendées par le fait d'être un homme et ne sont pas ancrées au sein de caractéristiques figées, mais renvoient à une construction plurielle et complexe mobilisant le genre compris comme « une pratique sociale qui renvoie constamment au corps et à ce que font les corps » (Connell, 2014 : 66). De plus, cette pratique sociale « s'ancre dans une vision historiquement dynamique du genre, dans laquelle il est impossible d'effacer le sujet » (Connell et Messerschmidt, 2015 : 171).

Dans le sujet qui nous intéresse ici, à savoir la déconstruction de « l'adolescent masculin » et de sa virilité dominante, la théorie proposée par Connell est primordiale. Mobilisé la construction sociale du genre afin de décrire une typologie de personnalités masculines⁶, comme celle de la figure de l'adolescent viril, échoue à rendre compte des logiques de pouvoir qui permettent les (re-)négociations et (re-)configurations, au fil de l'histoire, des rapports aux normes. Ainsi, Connell propose une compréhension relationnelle de la « masculinité hégémonique » où les identités des hommes ne peuvent être appréhendées sans prendre acte de celles des femmes (Connell, 2014 : 65). De la même manière, ce rapport dialectique ne peut être complètement pertinent sans la prise en compte des masculinités de subordination, de complicité et de marginalisation (Ibid : 72). L'ensemble de ces garde-fous me semblent être indispensables à une analyse rigoureuse des normes de masculinités qui traversent le champ de l'adolescence.

Le travail de Voléry et Terigni est, dans ce sens, un exemple intéressant d'application du concept de « masculinité hégémonique » au sein d'une observation ethnographique. Leur travail, intitulé *La masculinité hégémonique au crible de l'âge : ce que les espaces d'animation fréquentés par les 9-13 ans nous disent des masculinités du capitalisme avancé*, décrit les « dispositifs discursifs et techniques de réassignation de sexe et d'âge » (Voléry et Terigni, 2015 : 4). Traversé par une lecture socio-économique de la masculinité hégémonique, le travail de ces chercheuses met en évidence les rapports aux normes des masculinités

⁶ À ce sujet, Connell réfute catégoriquement toute utilisation d'une catégorisation de types de personnalités qu'elle juge essentialisant (Connell, 2014 : 73)

attendus de la part de ces jeunes en passe de devenir des adolescents⁷. Leurs observations des discours et des injonctions portés par les animateurs·trices déchiffrent ainsi les « bonnes » manières de la masculinité. Les normes comme celles de l'autonomie associée à la « bonne distance à une norme universalisée qui coïncide avec celle du « masculin dominant » » (Ibid : 12) s'incarnent, par exemple, à accepter l'ironie et l'humour par rapport aux « bonnes façons de se parfumer ou de composer avec sa pilosité et ses érections » (Ibid : 12). Cette bonne distance se matérialise également à l'encontre d'attitudes jugées sexistes à l'encontre des femmes et qui font l'objet d'une sanction symbolique immédiate. La « bonne masculinité » – en ce sens, il s'agit bien d'une masculinité hégémonique – se donne également à travers les qualités de flexibilité et d'adaptation dans les jeux de coopération ou d'exploration typiques du scoutisme. De ce fait, ces jeux « visent à développer les ressources corporelles et psychiques permettant d'affronter l'instabilité et la réversibilité des positions » (Ibid : 18). Autonomie, flexibilité et adaptation sont autant de compétences qui traversent le champ managérial et dont le néolibéralisme, à travers le « capitalisme avancé », est le représentant actuel (Ibid : 20) ; il s'agit également des attributs actuels que revêt la masculinité hégémonique.

Loin d'incarner des attributs virils issus de ce que Alain Corbin a nommé « le triomphe de la virilité » au 19^{ème} siècle (Corbin, et alii : 2011), la masculinité hégémonique actuelle est renégociée à travers les nouvelles normes d'égalité des sexes ou à partir d'une vision néolibérale du « capitalisme avancé ». En ce sens, l'analyse de rites de virilité développés au-dessus en termes de comportements violents et destructeurs dans le but d'approcher un type idéalisé de virilité me semble difficilement convainquant. Les travaux d'Andersen ou de McCormack sur le déclin de l'homophobie⁸ le montre également : le changement d'attitudes culturelles – *shifting cultural attitudes* – (Anderson 2012 : 5) à l'égard de l'homosexualité en Amérique du Nord met en évidence le caractère dialectique de la négociation de « l'hégémonie masculine ».

Ainsi, même si le champ de la force à travers la violence ou l'absence de sentiments, apanage du « triomphe de la virilité », peut encore être mobilisé actuellement, il serait réducteur

⁷ Voléry et Tersigni traitent spécifiquement du passage de l'enfance à l'adolescence comme d'une crise dans l'hégémonie « donnant à voir les mécanismes par lesquels la masculinité hégémonique se perpétue » (Voléry et Tersigni, 2015 : 2). Le concept de *crise* comme système de perpétuation de normes est également abordé par Elsa Dorlin dans son article *Sexe, genre et intersexualité : la crise comme régime théorique* (Dorlin, 2005). Son article montre comment la perpétuation de la réassignation bi-catégorielle du sexe a été perpétuée dans le cas des personnes intersexuées.

⁸ Le terme de « déclin de l'homophobie » ne vise pas, selon les auteurs, à nier les discriminations à l'égard de la communauté LGBTI*. Anderson argumente dans ce sens en mobilisant sa jeunesse en tant qu'homme homosexuel et la violence, symbolique et physique, qu'il a enduré durant cette époque. Son approche interroge le changement qu'il observe actuellement avec, notamment, une popularisation de la culture gay et la reformulation de la masculinité hétéronormative actuelle à travers ce qu'il appelle la *masculinité inclusive* (Anderson, 2012 : 5-7).

d'attribuer ces seules qualités à la formation de la masculinité hégémonique. C'est ainsi bien ce que montre la recherche présentée ici où dialectique, négociation à la norme et réassignation des comportements sont autant d'injonctions discursives et corporelles subtiles concourant à la formulation d'une forme nouvelle de masculinité hégémonique.

Penser les masculinités au-delà du genre, l'exemple de la « race »⁹

En intégrant une analyse de la masculinité en termes de formation d'âge, de genre et de classe au sein des contingences historiques des espaces d'animation, Voléry et Tersigni tiennent compte des apports du concept d'intersectionnalité auquel Raewyn Connell fait également référence (Connell, 2014 : 72). Leur lecture va également au-delà de la critique nord-américaine de « blanchissement de l'intersectionnalité » (Bilge, 2015)¹⁰ en prenant compte le discours culturaliste et racialisant des animateurs·trices lorsqu'ils-elles présentent les garçons des banlieues parisiennes. Pour eux-elles, ces garçons souffrent d'un « déficit culturel de respect envers les filles et une entrée en sexualité qui, dans ces milieux, serait non accompagnée » (Voléry et Tersigni, 2015 : 31). Le spectre de la pornographie est à nouveau convoqué : le « déficit culturel » de ces garçons serait ainsi comblé par sa consommation et détériorerait doublement leur éducation à l'égalité des sexes. Comme le note les chercheuses, cette lecture dépolitisée du positionnement de ces jeunes garçons les relègue à une détresse corporelle et psychique : « leurs souffrances sont reliées à des situations d'incommunicabilité familiale, plus qu'elles n'expriment une tentative de renverser un processus de disqualification s'enracinant dans une histoire coloniale et post-coloniale complexe ». (Ibid : 33).

Cette forme de disqualification et de dépolitisation est commune au sein des médias où les « jeunes de banlieues » endossent couramment l'étiquette de « lascars ». Ces « beurs-de-quartier » - descendants de migrants originaires des anciennes colonies françaises – se voient attribuer des techniques comme « arrimés à un corps charnel, sensoriel et émotionnel qu'ils ne parviennent pas à domestiquer » (Ibid : 30). Cette représentation racialisée du « lascar » a

⁹ Selon le lexique académique de tradition nord-américaine, je mobilise ici la notion de « race » en référence au « racisme » et à la « racialisation ». La tradition académique européenne s'est éloignée de ces concepts, biologiquement infondés, pour leur préférer « l'ethnisation » ou le « culturalisme ». Sans entrer dans un débat épistémologique, j'utiliserai indifféremment les termes de racialisation et de culturalisme afin de désigner une forme de « nouveau racisme » qui prend les formes, très acceptables, du concept de « culture ».

¹⁰ Sirma Bilge énonce dans son article, « Le blanchissement de l'intersectionnalité », une critique acerbe de l'emploi de l'intersectionnalité au sein d'un féminisme de discipline où le positionnement eurocentré des productrices-eurs de savoir invisibilisent leur statut privilégié. Un tel positionnement « fait de l'imbrication entre patriarcat et capitalisme le locus classicus de l'intersectionnalité, éclipsant la racialisation et le racisme, [...] cette disparition comme objet facilite la disparition comme sujet des féministes de couleur : leur contribution cruciale aux savoirs intersectionnels contemporains peut être ainsi ignorée ». (Bilge, 2015 : 25)

largement été pathologisée à l'occasion des débats autour du « sexisme des cités » (Claire, 2012).

Comme je l'ai commenté plus haut, les écrits produits par David Le Breton et cités également par Denis Jeffrey, participent de ce type de catégorisation. En traitant des rites de virilité dans le cas du djihadisme, David Le Breton reconduit les « traits culturels » imputés aux « jeunes de cultures maghrébines » dont la frustration sexuelle encouragerait à rejoindre Daech en raison de facilités à disposer de femmes (Le Breton, 2016 : 101). Ces jeunes garçons, en difficultés, chercheraient « l'affirmation d'une virilité liée à la violence » (Ibid :99), à travers un « travail culturel » « Ibid : 99) en s'identifiant à une « culture masculine sans état d'âme » qui magnifie une « virilité fantasmée et informulée » (Ibid : 102). Ce regard racialisé finit en apothéose par l'énumération de prétendus « traits sociologiques » qui rassembleraient les djihadistes : « l'impossibilité de s'identifier aux autres, une haine farouche qui leur tient lieu d'affiliation au monde, une fascination pour l'image et le sentiment d'atteindre une sorte d'immortalité par la virulence de leur acte » (Ibid : 103). La virilité brutale revêt un champ lexical quasi poétique en mobilisant une forme de sensualité violente à l'image de l'analyse des corps charnels et émotionnels cités ci-dessus dans la recherche de Voléry et Tersigni.

Dans l'article de Rachid Bathoum, Saïd Bouamama et Barbara Mourin, *Radicalisme et construction catégorielle des descendants de l'immigration maghrébine comme ennemis intérieurs*, les auteur-es y dénoncent des « prisons sémantiques » où les personnes sont soumises à une domination symbolique (Bathoum, Bouamama et Morin, 2018 : 2). La dépolitisation, toujours selon ces auteur-es, s'opère par le truchement d'une surdétermination culturelle au parangon de laquelle on retrouve « la susceptibilité de caractère, la déviance, la religion » (Ibid : 2).

En reprenant les arguments de David Le Breton et son analyse de la masculinité à travers les rites de virilité, on comprend à quel point cette lecture manque de complexité, et ce, à plusieurs égards.

Premièrement, il fixe les jalons de la virilité et, implicitement, d'une forme de masculinité hégémonique à travers les traits d'une masculinité dont les formes reprennent celles qui avaient cours au 19^{ème} siècle, comme on l'a vu plus haut (Corbin, 2011). Or, à travers les exemples de la figure du « lascar » ou du « jeune de banlieue », au sein d'institutions étatiques, ces représentations incarnent davantage une forme de masculinité subordonnée, au sens où ses attributs ne sont que peu valorisés. Cela ne veut pas dire que la force, la violence ou la brutalité ne sont jamais invoqué, bien au contraire. Ces qualités peuvent tout à

fait être valorisées¹¹ dans un milieu ou un autre et prendre, de ce fait, les attributs de la masculinité hégémonique. C'est bien la force de l'apport de Raewyn Connell : son cadre conceptuel permet de penser les négociations entre différentes formes de masculinités selon d'où l'on parle, de quelle contingence historique on fait référence et face à quel discours officiel – celui des médias, par exemple – on se positionne¹². Une masculinité hégémonique dans un milieu socio-économique donné peut se voir subordonnée dans un autre et inversement.

La deuxième problématique du traitement de la virilité à travers les rites de virilité tient de sa dépolitisation et de sa racialisation lorsqu'il s'agit du traitement des « jeunes de cité ». Il ne s'agit pas de dire que le concept de rite de passage ne pourrait pas être mobilisé dans le cas du traitement des masculinités. Au contraire, son utilisation pourrait être pertinente si elle tenait compte d'une compréhension relationnelle et intersectionnelle, comme je l'ai présenté plus haut.

Masculinités et droits sexuels, des champs d'application

Le domaine des droits sexuels a historiquement connu des champs de tensions entre une acception en termes de « santé sexuelle » et de « santé reproductive ». Cette tension s'articule entre d'une part, la santé et les droits des femmes et des enfants en intégrant un libre accès à l'information et aux soins et, d'autre part, un accent sur la « le droit au plaisir sexuel » au sein de laquelle la santé reproductive n'est qu'une des composantes de la santé sexuelle (Giami, 2019 : 14). La genèse d'une hybridation entre les champs de la santé sexuelle et ceux des droits sexuels ne se donnent qu'aux prémices des années 2000 : « cette inclusion fondamentale des droits sexuels dans le champ de la santé sexuelle constitue en outre une reconnaissance des facteurs sociaux et politiques comme déterminants de la santé sexuelle » (Giami, 2019 : 15). Ce recadrage historique me permet de rendre compte d'une apparente évidence : la santé sexuelle et ses droits sont issus des problématiques de la vie reproductive et de la défense des droits des femmes et des enfants¹³.

¹¹ Voir à ce sujet le travail de Joëlle Moret, Janine Dahinden et Kerstin Duemmler *Be a real man*, où l'apprentissage d'une forme de masculinité hégémonique, au sein des formations duales des peintres et des menuisiers, mobilise les registres plus classiques de la force et de l'homme hétérosexuel pourvoyeur monétaire du foyer (Moret, Dahinden et Duemmler, 2012)

¹² Actuellement, le discours de l'égalité des sexes prend une proportion inégalée et peu d'hommes peuvent se permettre de réclamer, officiellement, une assignation traditionnelle des rôles sexués sans paraître rétrograde. De même, il est plus difficile, actuellement, de tenir des propos ouvertement homophobes qui appellent à la violence.

¹³ L'inclusion des droits des personnes LGBTQI* n'intervient qu'au milieu des années 2000 et fait émerger « combien le champ de la santé sexuelle et des droits sexuels est resté ancré dans des préoccupations

À l'aune de cette mise au point historique, mon travail sur la masculinité hégémonique pose la question de son inclusion au sein d'une réflexion en termes de droits sexuels. Entre droits des femmes, des enfants et des personnes LGBTIQ*, où se trouvent les représentants qui incarnent la masculinité hégémonique ? En d'autres termes, en quoi la figure de l'adolescent masculin représente un angle mort des droits sexuels ?

Des impensés des droits sexuels...

La masculinité hégémonique, comme formulation sociale, prend forme, comme je l'ai montré, à travers d'incessantes reformulations qui mobilisent le genre, la classe ou encore la race. Analysée à travers les diverses contingences historiques, cette approche intersectionnelle démontre que, loin d'incarner une figure caricaturale du mâle viril et fort, les adolescents pouvaient se retrouver à bien des intersections sociales. Si certains de ces adolescents que nous avons en face de nous, en tant que professionnel·les, incarnent de possibles « descendants » du patriarcat, alors de quels droits parlons-nous ? Est-il possible de parler de droits pour des personnes qui incarnent, à priori, tous les privilèges ?

En Suisse, un certain nombre d'associations issues du mouvement des hommes amènent une vision contrastée des masculinités en dénonçant les injonctions aux normes traditionnelles des représentations de la masculinité virile décrite plus haut (Ben Salah, 2011). Ces organisations proposent une vision du « rôle idéal » des hommes au sein de la société (Ibid : 24). Elles valorisent, par exemple, l'aspect introspectif basé sur « l'expression du ressenti » en valorisant les prises de parole à l'aide d'un bâton en gardant le silence pendant qu'autrui s'exprime ou encore l'expression en « je » sur « ce que ça me fait » en lieu et place de « ce que j'en pense, etc. (Ibid : 25). Cette prise de conscience est nécessaire et s'inscrit dans le droit à l'égalité, au sens où, par exemple, tout garçon a le droit d'emprunter au registre émotionnel traditionnellement féminin. L'éducation aux émotions, également enseignée aux filles comme aux garçons, s'ouvre peu à peu dans les écoles suisses et l'on ne peut que s'en réjouir.

Si la masculinité hégémonique ne peut se réduire à une typologie de caractères – virilité, force physique ou violence –, comment inclure une lecture de celle-ci et des systèmes d'oppressions qu'elle inscrit dans les dialectiques qu'elle forme avec les autres formes de masculinités, qu'elles soient subordonnées ou complices ? Le concept d'intersectionnalité permet de mettre en évidence les impensés des systèmes d'oppression. Comme on l'a vu plus haut, les

hétéronormées et combien les revendications des groupes et des personnes LGBT sont différentes » (Giami, 2019 : 21).

questions de « race » des adolescents issus de l'immigration pourraient être une grille d'analyse intéressante dans la réflexion des droits sexuels.

... à une pensée intersectionnelle des droits sexuels

Une fois établi le fait que tous les adolescents ou hommes ne profitent pas de la même manière des privilèges de l'ordre patriarcal, il reste à appliquer, un regard, le plus inclusif possible à travers une lecture intersectionnelle des droits sexuels. Les droits à l'égalité homme-femme et LGBTIQ* gagneraient à être lus en termes de co-construction et de reformulation constante. Ainsi, être un adolescent issu de l'immigration érythréenne, par exemple, ne permet pas l'accès aux mêmes profits de la masculinité mobilisée au sein d'un pays comme la Suisse. Une telle situation fait parfois payer un prix fort en termes de pauvreté, de violence et de dépression pour le maintien du genre en vigueur aux représentants de ce type de communauté (Connell, 2017). En reprenant le cadre des interventions dans les écoles, il me semble important de s'imposer des garde-fous stricts concernant les compréhensions « surculturalisées » de ces adolescents. En effet, mon expérience me montre qu'on érige des murs d'incompréhensions mutuelles en mobilisant l'unique explication culturelle pour accéder à la compréhension de l'autre. Le dogme de la fixité culturelle alliée à celle de la masculinité d'ici et d'ailleurs ne sont d'aucune aide à la construction d'un droit à l'égalité. La réification d'une nature masculine « érythréenne », « maghrébine » ou « asiatique » ne peut que construire et reconduire des implicites racialisant les « femmes blanches », « noires » ou « asiatiques » et ce de la même manière pour les personnes LGBTIQ* « blanches », « noires » ou « asiatiques ». Ce processus, en filigrane, reconduit également l'invisibilisation de « l'homme blanc hétérosexuelle », figure impensée institutionnelle du droit et de l'économie néolibérale (Connell, 2017).

Genre et race s'entrecroisent, on l'a vu, mais ces formulations sociales interagissent également avec la classe ou l'âge. Le concept de la masculinité hégémonique est un concept foisonnant qui n'oublie jamais l'individu dans son interaction au groupe et à la mondialisation (Connell, 2007). L'approche bio-réflexive¹⁴ de Connell est, à mon sens, d'une portée fondamentale ; en la sortant de son cadre de recherche et en l'alliant à une vision de la pratique, cette approche invite à une pensée holistique des individus à qui on s'adresse, que l'on intervienne dans les classes ou en conseils. Il s'agit d'une approche qui engage la rigueur

¹⁴ L'approche bio-réflexive de Connell implique une prise en compte des corps, au plus près de leurs ressentis, au sein de la complexité des reformulations sociales : « les corps sont interpellés par le processus social et se fondent dans l'histoire, sans cesser d'être des corps. Ils ne se forment pas en symboles, signes ou positions dans le discours » (Connell, 2014 : 56)

et l'honnêteté intellectuelle ainsi qu'une constante mise à jour des savoirs. Comment travailler avec des jeunes issus de l'immigration sans connaissances préalables de leurs parcours migratoires ? Comment allier un discours inclusif de ceux-ci sans connaissances préalables de notre propre généalogie occidentale de la santé sexuelle ? Comment prendre en compte l'expérience de leur corps si, implicitement, l'institution que nous représentons les renvoie à un exotisme émotionnel, comme on a pu le voir plus haut ? Ainsi, penser le droit à la santé sexuelle de ces populations, c'est inclure une vision intersectionnelle des masculinités.

Vers une conclusion, pour un décentrement

A l'issue de mon travail, on pourra se demander quels sont les outils pragmatiques à mettre en place afin d'aborder un programme en santé sexuelle incluant un traitement intersectionnel des masculinités. A mon sens, le premier outil qu'un·e intervenant·e en santé sexuelle dispose est le décentrement. Se décentrer, c'est rendre visible les positions de pouvoir d'où l'on parle et acquérir une compréhension de ses effets. Dans mon cas, je ne peux ignorer le fait que je suis une femme, de 36 ans, officiellement hétérosexuelle et sans enfant, d'origine suisse et philippine, appartenant à la classe moyenne et détentrice d'un passeport suisse. Cette énumération, d'une apparence factuelle et banale, en dit long sur ma position sociale à l'intersection de nombreux enjeux de pouvoir. Face à moi, les adolescent·es à qui je m'adresse, décèleront toujours la non-neutralité de mon positionnement. Et ce point est important à nommer lorsqu'on pense au dogme de la rationalité qui a historiquement forgé la pensée académique.

Récemment, j'avais en face de moi un adolescent de 12 ans, d'origine suisse et martiniquaise et nous parlions d'homosexualité, je l'appellerai M. M. m'a entretenue du fait qu'à la Martinique, les homosexuels de sexe masculin étaient mal perçus et que c'est la raison pour laquelle il « n'aime pas les homosexuels ». De cette discussion, sans transition apparente aucune, M. m'a posé une question qu'il m'avait déjà soumise quelques temps auparavant : « les esclaves, Madame, ils se sont défendus dans les plantations, on dit ? ». M. est d'allure sportive, populaire, mais se retrouve dans une classe socialement dévalorisée¹⁵ du fait d'un parcours scolaire chaotique ; il entretient les codes d'une forme de masculinité classique – M. est grand, il parle fort et s'entoure de nombreuses filles. A prime à bord, on pourrait en conclure que M. est plutôt sexiste, homophobe et qu'un cours de gestion des émotions par la parole serait un atout pour son développement tout en contribuant à une prise de distance avec sa

¹⁵ On les appelle classes de Formation spéciale, à Neuchâtel et dans la commune de Val-de-Ruz, en particulier.

culture martiniquaise où « les hommes sont plutôt machos » (propos entendus dans mon institution). Le réductionnisme de cette analyse paraît évident. La narration proposée par M., amène en soi le matériel d'une compréhension intersectionnelle de son parcours de vie. De la mobilisation de ses racines pour expliquer son homophobie¹⁶, à la quête de ses origines racialisées, la lecture complexe proposée par M. interroge sa place au sein d'une formulation sociale qui prend en compte la contingence historique de ses origines esclavagistes¹⁷ et sa place dans l'ordre du genre.

M. ne s'adressait pas à une personne neutre, il s'adressait à moi, à travers tout ce qu'il a perçu de ma formulation sociale énumérée au-dessus. Peut-être que M. aurait formulé les choses autrement face à un homme du même âge ou face à l'un de ses paires. L'intersectionnalité, c'est aussi cela : un positionnement à chaque fois différent, une hybridité et des rapports de pouvoir à chaque fois reformulés. Pour s'en imprégner, l'exercice de décentrement permet, à mon sens, de ne jamais prendre pour acquis ce qui nous est communément formulé dans l'exercice de nos métiers. Je n'ai pas transformé M. en un adolescent ouvert aux communautés LGBTIQ* et c'est peut-être la dernière leçon que le regard intersectionnel peut nous apporter : une approche énergivore comme celle-ci demande une forme d'humilité face à ce que les individus sont amenés à nous raconter.

Avec M., nous avons continué notre promenade ; je lui ai raconté les révoltes des esclaves dans les champs de plantation de canne à sucre et en écho aux paroles de Gaël Faye, cité en préambule de ce travail, je lui ai rappelé que ces hommes et ces femmes avaient peut-être vécu à genoux, mais qu'ils étaient morts debout¹⁸. Cette violence, M. l'a réinterrogé à travers le cas des deux femmes lesbiennes passées à tabac par de jeunes hommes dans un bus londonien¹⁹, fait qu'il avait vu passé sur Instagram. Nous avons pu, avec son aide, faire le lien entre racisme et homophobie. Ces deux histoires, mises côte à côte, l'une racontant le système d'oppression raciste et l'autre celui des violences de genre n'ont pas directement de liens entre elles. Pour M., dans son vécu intime, ses deux histoires se répondent et racontent, quelque part, sa position sociale au sein des enjeux de pouvoir qui le traversent.

Pour M. et la quête de ses origines, ses coups de gueule contre mes programmes parfois inadaptés à ses difficultés – « j'y comprends rien » – et ses attitudes d'enfant-roi qu'il sait si

¹⁶ Et cela sans réduire sa « culture » martiniquaise comme l'unique cause de ses propos homophobes.

¹⁷ Dans son ouvrage, *La matrice de la race*, Elsa Dorlin rend compte des processus d'humiliation et de subordination des hommes esclaves durant la colonisation française à travers un exercice discursif de féminisation et de dévirilisation pour justifier l'exploitation sexuelle systématique des femmes noires (Dorlin, 2005 : 220)

¹⁸ Gaël Faye (2017), *Irruption, Rythmes et botanique*.

¹⁹ https://www.lepoint.fr/europe/londres-des-lesbiennes-agressees-parce-qu-elles-refusaient-de-s-embrasser-07-06-2019-2317616_2626.php

bien endosser pour tester le cadre que je lui offre, je terminerai ce travail par un couplet de l'artiste martiniquaise, Casey, à qui je dois une grande partie de mes réflexions :

Connais-tu le charbon, la chabine

Le kouli, la peau chapée, la grosse babine

La tête grainée qu'on adoucit à la vaseline

Et le créole et son mélange de mélanine ?

Connais-tu le morne et la ravine

Le béké qui très souvent tient les usines

La maquerelle qui passe son temps chez la voisine

Et le crack et ses déchets de cocaïne ?

Connais-tu le Mont-Pelé et la savane

Les pêcheurs du Carbet, les poissons de Tartane

Et les touristes aux seins nus à la plage des Salines

Pendant que la crise de la banane s'enracine ?

Connais-tu Frantz Fanon, Aimé Césaire

Eugène Mona et Ti Emile ?

Sais-tu que mes cousins se foutent des bains d'mer

Et que les cocotiers ne cachent rien d'la misère ?

Casey, *Chez moi, Tragédie d'une trajectoire*, 2006

Bibliographie

Adersen, E. (2009). *Inclusive Masculinity*. Londres : Routledge.

Ariès, P. (1973). *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*. Paris : Éditions du Seuil.

Ayral, S. (2011). *La fabrique des garçons. Sanctions et genre au collège*. Paris : Presses Universitaires de France.

Bathoum, R., Bouamama, S., Mourin, B. (2018). Radicalisme et construction catégorielle des descendants de l'immigration maghrébine comme ennemis intérieurs. *IRFAM*, 1-12.

Ben Salah, H. (2011). La recomposition des modèles de genre au sein du mouvement des hommes en Suisse. *Intervention*, 17-29.

Bérard, J. et Sallée N., (2016). Jeunesse et sexualité. Dans J. Rennes (Ed.), *Encyclopédie critique du genre : corps, sexualité, rapports sociaux* (pp. 284-289). Paris : La Découverte.

Bilge, S. (2015). Le blanchiment de l'intersectionnalité. *Recherches Féministes* (28), 9-32.

Bourcier, S. (2018). *Queer Zone. La trilogie*. Paris : Editions Amsterdam.

Bourdieu, P. (1981). Les rites comme actes d'institution, in Centlivres P. et J. Hainard (éds), *Les rites de passage aujourd'hui. Actes du colloque de Neuchâtel*, Lausanne : l'Âge d'Homme, 1981, pp.206-216.

Bozon, M. (2012). Autonomie sexuelle des jeunes et panique morale des adultes. Le garçon sans frein et la fille responsable. *Agora débats/jeunesses* (60) 1, 121-134.

Butler, J. (2016). *Trouble dans le genre*. Paris : La Découverte.

Claire, I. (2012) Dedans/dehors. La sexualité, une ligne de démarcation ? *Genre, sexualité & société*, 7. Consulté le 18.07.2019 sur <http://gss.revues.org/2386>.

Connell, R. (2007). *Southern Theory. The global dynamics of knowledge in social science*. Cambridge : Polity.

Connell, R. (2014). *Masculinités : enjeux sociaux de l'hégémonie*. Slovénie : Editions Amsterdam.

Connell, R. (2017). *Masculinités, colonialité et néolibéralisme. Entretien avec Raewyn Connell*. Consulté le 18.07.2019 sur <https://www.contretemps.eu/masculinites-colonialite-et-neoliberalisme-entretien-avec-raewyn-connell/>

Connell, R. et Messerschmidt, J. W. (2015). Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique ? *Terrains et travaux* 27 (2), 151-179.

Corbin, A., Courtine J.J., Vigarello, G. (2011). *Histoire de la virilité : le triomphe de la virilité. Le XIXe siècle*. Paris : Le Seuil.

Demetrakis, Z. (2015). La masculinité hégémonique : lecture critique d'un concept de Raewyn Connell. *Genre, société et sexualité*, 13. Consulté le 10.07.2019 sur <http://journals.openedition.org/gss/3546#ndlr>

- Dorlin, E. (2005). Sexe, genre et intersexualité : la crise comme régime politique. *Raisons politiques* (18), 117-137.
- Foucault, M. (1976). *Histoire de la sexualité, vol.I, la volonté de savoir*. Paris : Gallimard
- Galland, O. (2001). Adolescence, post-adolescence, jeunesse : retour sur quelques interprétations. *Revue française de sociologie* (42-4), 611-640.
- Giami, A. (2019). Sexualité, santé et droit de l'Homme : l'invention des droits sexuels. *Droits de l'Homme et sexualité. Vers la notion de droits sexuels ?* Consulté le 19 juillet 2019. [halshs-02094187](https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02094187), 1-21.
- Huerre, M. (2001). L'histoire de l'adolescence : rôles et fonctions d'un artifice. *Journal français de psychiatrie* (3) n°14, 6-8.
- Jeffrey, D. (2016). Masculinité adolescente et rites de virilité. Dans D. Jeffrey (Ed.), *Penser l'adolescence* (pp. 57-72). Paris : Presses de l'Université de Laval.
- Jeffrey, D., Lachance, J., Le Breton, D. (2016). *Penser l'adolescence*. Paris : PUF.
- Le Breton, D. (2016). Le djihadisme comme rite de virilité. Dans D. Jeffrey (Ed.), *Jeunes et djihadisme : les conversions interdites* (pp.101-103). Laval : Presses de l'Université Laval.
- Mccormack, M. (2012). *The declining significance of homophobia*. Etats-Unis : Oxford University Press.
- Mead, M. (1993). *Mœurs et sexualité en Ocanie*. Paris : Pocket.
- Moret, J., Dahinden, J. et Duemmler, K. « Be a real man ! » Hegemonic masculinities in a swiss vocational school : boundary work between gender and social position in the labour market. *Maison d'analyse des processus sociaux*, 1-19.
- Ovidie, (2016). *Pornocratie, les nouvelles multinationales du sexe*. [Enregistrement vidéo]. France : Magnéto Presse.
- Perrot, M., Schmitt, J.-C., Frage, A. (1985). Adolescence, un pluriel à l'étude des historiens. *Rupture* (3) n°1, 43-71.
- Van Genep, A. (2011). *Les rites de passage*. France : Editions A&J Picard
- Voléry, I. et Tersigni, S. (2015). La masculinité hégémonique au crible de l'âge. Ce que les espaces d'animation fréquentés par les 9-13 ans nous disent des masculinités du capitalisme avancé. *Genre, sexualité & société*, 13. Consulté le 07 juillet 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gss/3512> ; DOI : 10.4000/gss.3512. 1-44